

Vou secourir les Candiots.
Oh ! combien de sultanes prises !
Que de croissants dans nos églises !
Quel nombre de turbans fendu !
Tête et turban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matières
Me voici tombé sur vos frères,
Vous saurez que le chambellan¹
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairait beaucoup davantage ;
Mais de longtemps il n'en courra :
Son ardeur se contentera,
S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.

D'Auvergne² s'est dans notre terre
Rompu le bras : il est guéri.
Ce prince a dans Château-Thierry
Passé deux mois et davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les grands ne fut jamais.

Le duc d'Albret³ donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir.
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes.
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenterai⁴.
Veuille le ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat et de renom,
Autant de lauriers et de gloire,
Que par les mains de la victoire
L'oncle⁵ en reçoit depuis longtemps !

les dates), fut également tué en duel, et mourut à Colmar le 20 février 1675. Il avait le titre de duc de Château-Thierry. Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 167.

¹ Godefroy-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, grand chambellan, l'aîné des frères de la princesse, le mari de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, protectrice de notre poète.

² Frédéric-Maurice de la Tour, comte d'Auvergne, colonel général de cavalerie légère, le second des frères de la princesse.

³ Emmanuel-Théodose, troisième frère de la princesse, par rang d'âge, duc d'Albret, depuis cardinal et grand aumônier de France, mort à Rome le 7 mars 1715.

⁴ Ces vers sont une prédiction du chapeau de cardinal que le duc d'Albret obtint quelque temps après, le 4 août 1669. La Fontaine, ravi de l'accomplissement de sa prophétie, fit à ce sujet un sixain, que l'on trouvera ci-après.

⁵ Le grand Turc.

Si leurs désirs n'en sont contents,
Et que plus haut leur âme aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, et que les cœurs
Ne sont jamais soûls de grandeurs.
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons et par les filles,
Par le père et par les aïeux,
Un tel nombre de demi-dieux,
Et de déesses tout entières ?
Car demi-déesses n'est guères
En usage, à mon sentiment ;
Puis, quand je n'aurais seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression serait petite.
Veuille le ciel, à votre tour,
Vous donner un petit Amour
Qui, par la suite des années,
D'un grand Mars ait les destinées !
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle :
C'est que, pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski¹.
Ces messieurs du Nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire ;
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des princes,
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

VII. — A MADAME DE LA FAYETTE²,

EN LUI ENVOYANT UN PETIT BILLARD.

Ce billard est petit ; ne l'en prisez pas moins :
Je prouverai par bons témoins
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son fils.

¹ Michel Konibut ou Coribut Wiegnowiecki, né l'an 1658, élu le 19 juin 1669.

² Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la Fayette, à laquelle cette épître est adressée, naquit en 1652, et mourut en 1695. Voyez, sur ce qui concerne cette femme célèbre et ses liaisons avec notre poète, *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, pag. 190 à 192.

Ce plaisir occupait les Amours et les Ris,
Tout le peuple enfin de Cythère.
Au joli jeu d'aimer je pourrais aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au billard un sens allégorique.
Le but est un cœur fier ; la bille, un pauvre amant ;
La passe et les billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plus tôt l'objet de son amour ;
Les belouses, ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux, où souvent de soi-même
On s'en va se précipiter,
Où souvent un rival s'en vient nous y jeter
Par adresse et par stratagème.

Toute comparaison cloche, à ce que l'on dit :
Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
Au-dessous de votre génie.

Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie ?
Le Faste et l'Amitié sont deux divinités
Enclines, comme on sait, aux libéralités.
Discerner leurs présents n'est pas petite affaire :
L'Amitié donne peu, le faste beaucoup plus ;
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons superflus :
Mon billard est succinct¹, mon billet ne l'est guère.
Je n'ajouterai donc à tout ce long discours
Que ceci seulement, qui part d'un cœur sincère :
Je vous aime, aimez-moi toujours.

VIII. — A M^{me} LE PRINCE DE CONTI²,

SERVANT DE DEDICACE AU RECUEIL DE POÉSIES
CHRÉTIENNES ET DIVERSES.

1671.

Prince³ chéri du ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
CONTI, dont le mérite, avant-courrier des ans,
A des astres bénins épuisé les présents,
A l'abri de ton nom les mânes des Malherbes⁴

¹ Resserré, petit. *Succinct* ne s'applique qu'au discours, et est opposé à prolix ; mais cependant on dit figurément et par plaisanterie un repas succinct, c'est-à-dire, un repas où il y avait peu de chose à manger, et qui a duré peu de temps.

² Cette épître, insérée dans les *Œuvres diverses*, sert de dédicace au *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, qui parut en 3 vol. in-12, en 1671, sous le nom de la Fontaine, mais qui avait été compilé par Henri-Louis de Loménie, comte de Brienne, pour l'éducation du prince de Conti. Voyez à ce sujet *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 211.

³ Armand de Bourbon-Conti, mort en 1685.

⁴ Près du quart du second volume du recueil se compose de poésies choisies dans Malherbe.

Paraitront désormais plus grands et plus superbes ;
Les Racans¹, les Godeaux², auront d'autres attraits ;
La scène semblera briller de nouveaux traits³ ;
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables.
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini⁴.
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Ésope me soutient par ses inventions⁵ ;
J'orne de traits légers ses riches fictions :
Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites⁶.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur.
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état :
Te le pouvaient offrir en termes pleins d'éclat ;
Mais craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice :
La mienne leur a plu simple et sans artifice.
CONTI, de mon respect sois du moins satisfait,
Et regarde le don, non celui qui le fait.

IX. — POUR MIGNON⁷,

CHIEN DE S. A. R. MADAME DOUAIRIÈRE
D'ORLÉANS⁸.

1667.

Petit chien, que les destinées
T'ont filé d'heureuses années !

¹ Les poésies choisies de Racan sont dans le tome II du recueil, p. 90 à 116, et 409 à 417.

² Les poésies choisies de Godeau sont dans le tome I du recueil, parmi les poésies chrétiennes, p. 287 à 339.

³ Il y a plusieurs scènes extraites de Corneille et d'autres auteurs dans le recueil.

⁴ Le *Pieux*, ou les *Pensées chrétiennes*, sont renfermées dans le premier volume du recueil. *Le Profane innocent*, ou les *Poésies diverses*, composent les deux derniers. Il y a des pièces d'un grand nombre d'auteurs.

⁵ La Fontaine fait ici allusion à seize de ses fables qui se trouvent insérées dans ce recueil, t. III, p. 554 à 568.

⁶ Outre Loménie de Brienne, qui était retiré à l'Oratoire, il paraît que Nicole et Lancelot ont travaillé à ce recueil.

⁷ Pour les éclaircissements relatifs à cette épître, il faut consulter *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 154.

⁸ Marguerite-Louise de Lorraine, seconde femme de Gaston d'Orléans : elle devint veuve en 1660, et mourut le 5 avril 1672. Voyez dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, t. IV, p. 295.

Tu sors de mains¹ dont les appas
De tous les sceptres d'ici-bas
Ont pensé porter le plus riche² ;
Les mains de la maison d'Autriche
Leur ont ravi ce doux espoir³ :
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu sors de mains pleines de charmes :
Heureux le dieu de qui les larmes
Mériteraient, par leur amour,
De s'en voir essuyer un jour !
De ces mains, hôtesse des grâces,
Petit chien, en d'autres tu passes
Qui n'ont pas eu moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille caresses :
Tu plais aux dames, aux princesses ;
Et si la reine t'avait vu,
Mignon à la reine aurait plu.
Mignon à la taille mignonne ;
Toute sa petite personne
Plait aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des chrétiens.

Las ! qu'ai-je dit qui te fait plaindre ?
Ce mot d'Iris est-il à craindre ?
Petit chien, qu'as-tu ? dis-le-moi :
N'es-tu pas plus aise qu'un roi ?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux douillettes
Tout l'hiver te tiennent placé :
Puis de madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot sourire⁴ ?
D'où vient donc que ton cœur soupire ?
Que te faut-il ? un peu d'amour.
Dans un côté du Luxembourg,
Je t'apprends qu'Amour craint le suisse ;
Même on lui rend mauvais office
Anprès de la divinité
Qui fait ouvrir l'autre côté⁵.
— Cela vous est facile à dire,

¹ De celles de la fille aînée de la duchesse douairière, des mains de Marguerite-Louise d'Orléans, qui avait donné ce petit chien à sa mère.

² Le sceptre du royaume de France. On eut longtemps le projet de marier Marguerite-Louise d'Orléans avec Louis XIV.

³ Par le mariage du roi avec Marie-Thérèse, fille de Philippe, roi d'Espagne, et de la maison d'Autriche. On maria Marguerite-Louise d'Orléans à Côme III, grand-duc de Toscane.

⁴ La dévotion n'empêchait pas madame de Crissé d'aimer les procès, et l'on sait que c'est d'après elle que le malin Racine a peint la comtesse de Pimhèche dans sa comédie des *Plaideurs*.

⁵ C'était mademoiselle de Montpensier, belle-fille de la duchesse douairière d'Orléans, qui empêchait qu'on ouvrît cet autre côté du Luxembourg : comme elle ne put s'accorder avec sa belle-mère, elle partagea avec elle les palais et le jardin du Luxembourg, et chacune d'elles eut la jouissance exclusive de sa moitié.

Vous qui courez partout, beau sire ;
Mais moi... — Parle bas, petit chien ;
Si l'évêque de Bethléem¹
Nous entendait, Dieu sait la vie !
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps.
Je te promets à ce printemps
Une petite camusette,
Friponne, drue, et joliette,
Avec qui l'on t'enfermera ;
Puis s'en démêle qui pourra.

X. — A M. DE TURENNE.

1674.

Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Quoi ! le vieux duc², suivi de Caprara³ ?
Quoi ! la bravoure et la matoiserie ?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime ;
Car on vous aime autant qu'on vous estime.
Qui n'aimerait un Mars plein de bonté ?
En telles gens⁴ ce n'est pas qualité
Trop ordinaire. Ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire ;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, seigneur, que, mot pour mot,
*Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure*⁵,
*Frère Lubin*⁶, et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin ?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

Reviens au fait, muse, va plus grand'erre⁷,
Laisse Marot, et reparle de guerre.

¹ François Batailler, sorti de l'ordre des capucins, nommé, par l'influence de la duchesse douairière d'Orléans, évêque de Pantouze-Jez-Clamecy, ou Bethléem, le 25 juin 1664. Il mourut le 22 juin 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

² Le prince Charles, duc de Lorraine, né en 1604, et par conséquent alors âgé de soixante-quatorze ans.

³ Albert, comte de Caprara, habile général de l'empereur. Il avait réuni ses troupes à celles du duc de Lorraine, et fut battu, le 16 juin 1674, par Turenne, à la bataille de Sintzeim. Voyez *l'Art de vérifier les dates*, t. III, p. 59 ; et Reboulet, *Histoire de Louis XIV*, t. II, p. 149.

⁴ VAR. *Car en tels gens*, dans les éditions modernes ; mais la Fontaine emploie ici le mot gens au féminin, et ensuite le pronom au masculin.

⁵ Épigramme de Marot, intitulée *Réplique à la royne de Navarre*. Voyez *Marot*, t. III, p. 75, épiqr. cu.

⁶ Ballade de Marot, ainsi intitulée. Voyez *Marot*, t. II, p. 254.

⁷ Va plus vite.

En surmontant Charles et Caprara,
Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau¹ ; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands événements :
Gens envoyés peupler les monuments,
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très-peu, très-peu de pastorale :
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.
Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, et la rare prudence :
Dans le combat ces trois divinités
Allaient toujours marchant à ses côtés.
Ce Mars, seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace² ;
Ainsi qu'il fut et sera d'autres fois
Très-bien nommé le Mars d'autres endroits ;
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en sont faits feux de joie en grand pompe :
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu.
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu ?
Louis lui-même, effroi de tant de princes,
Preneur de forts, subjugueur de provinces,
A-t-il conquis ces États et ces murs
Sans quelque sang, non de guerriers obscurs,
Mais de héros qui mettaient tout en poudre³ ?
Les Bourguignons⁴ en éprouvant sa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançait.
Sous les remparts que son bras renversait
Sont enterrés, et quelques chefs fidèles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

XI. — A M. DE TURENNE.

1674.

Hé quoi ! seigneur, toujours nouveaux combats !
Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas

¹ La Fontaine fait ici allusion à *Galatée*.

² Après la bataille d'Enzheim, donnée le 4 octobre 1674, Turenne feignit d'abandonner l'Alsace aux Impériaux ; mais il revint sur eux, les battit à Turckheim, et les força de repasser le Rhin. Voyez Reboulet, *Histoire de Louis XIV*, t. II, p. 150.

³ Dans la seconde conquête de la Franche-Comté, il périt plusieurs personnages considérables, et notamment à l'attaque de la citadelle de Besançon, et à la prise de la petite ville de Favennay, qui fit résistance. Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 228.

⁴ La Fontaine dit les *Bourguignons* en parlant des habitants de la Franche-Comté, parce qu'alors cette province se nommait *Bourgogne-Comté*, et la *Bourgogne* se nommait aussi, par opposition, *Bourgogne-Duché*. Ces deux provinces avaient autrefois fait partie du royaume de Bourgogne.

Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout héros passe.
Clothon ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement :
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne¹,
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
Tout est perdu, l'hydre va s'avancer² ;
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
Et se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas ?
Quelque démon, que l'on ne connaît pas,
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.

Voilà, seigneur, ce qui nous en paraît.
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A nos guerriers, qui n'estiment leur vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de le vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourraient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un oracle ; et ceci
Vient de plus haut : Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.

L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes.
L'Hélicon même avait quelques alarmes.

¹ Cet avis fut une espèce de prophétie qui s'accomplit peu de temps après. Turenne fut tué le 27 juillet 1675.

² Lorsque Turenne eut envahi le Palatinat et l'eut ruiné, les Impériaux passèrent le Rhin à Strasbourg et à Mayence, et pénétrèrent dans la haute Alsace. On eut des craintes, et l'on convoqua l'arrière-ban. Turenne avait feint d'abandonner l'Alsace aux Impériaux ; mais bientôt il y rentra par la plaine de Belfort, et força les ennemis, par de savantes manœuvres et des victoires répétées, à repasser le Rhin. Voyez les *Mémoires de Villars*, 1758, in-42, t. I, p. 27-41 ; et Reboulet, *Histoire du siècle de Louis XIV*, in-4°, t. II, p. 123.

Le dieu sourit, et nous tint ce propos :
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poètes picards et poètes de Champagne ;
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront éveiller de cet an,
Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira.
Malheur alors à qui ne se rendra !
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature ;
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre :
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand de tels gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poètes picards ;
Devers la Somme on est en assurance ;
Devers le Rhin tout va bien pour la France :
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ses soldats dorment bien ;
Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.

Deux de la troupe avec peine marchaient ;
Les pauvres gens à tout coup trébuchaient,
Et ne laissaient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
« Quand il voudra, nous fera reposer. »
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière ?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poètes picards et poètes champenois.

Ainsi parla le dieu qui nous inspire ;
Et je ne fais, seigneur, que vous redire,

¹ Le sort des armes n'avait pas été aussi favorable à Louis XIV dans le Nord que dans la Franche-Comté et sur le Rhin. Les alliés, par la prise de Grave, de Huy, et de Dinan, avaient forcé les Français d'abandonner la Hollande.

² C'est bien ainsi que le peint *Mademoiselle*, lorsque, après avoir raconté comment elle le sauva ainsi que son armée, en lui assurant sa retraite dans Paris elle ajoute : « J'entraî dans la maison d'un maître des comptes nommé M. de la Croix, qui me la vint offrir; c'est la plus proche de la Bastille, et les fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que j'y fus, M. le prince m'y vint voir; il était dans un état pitoyable; il avait deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés; son collet et sa chemise étaient pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé; sa cuirasse était pleine de coups, et il tenait son épée nue à la main, ayant perdu le fourreau. » (*Mademoiselle de Montpensier, Mémoires*, t. II, p. 262, édit. in-8°, 1825, t. XXI de la collection de Petitot et Monmerqué.)

³ La vie de Turenne est pleine de traits semblables, qui prouvent l'amour des soldats pour ce héros, et la confiance qu'ils avaient en lui.

Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté :

« Turenne eut tout : la valeur, la prudence,
« L'art de la guerre, et les soins sans repos.
« Romains et Grecs, vous cédez à la France :
« Opposez-lui de semblables héros. »

XII. — SUR L'OPÉRA.

A. M. DE NYERT.

FÉVRIER 1677.

Nyert, qui, pour charmer le plus juste des rois,
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût sublime à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse ;
Toi qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris,
Que dis-tu de l'ardeur dont la cour échauffée
Fronçait en ce temps-là les grands concerts d'Orphée¹,

¹ Louis XIII, surnommé le Juste.

² De Nyert était un des quatre premiers valets de chambre de Louis XIV, comme il l'avait été de son père Louis XIII. Pour de plus grands éclaircissements sur ce personnage, on peut consulter ce que j'en ai dit dans *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 248. Tallamant des Réaux, dans ses *Mémoires manuscrits*, remarque que, quoique son nom fût bien de Nyert, on le nommait communément de Nielle dans le monde; et c'est en effet sous ce nom qu'il est désigné dans une note manuscrite qui se trouve à la suite de mon exemplaire des madrigaux de la Sablière, et que j'ai cru devoir imprimer dans les notes sur la première édition de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, 1820, in-8°, pag. 458. Madame de Sévigné, dans ses lettres, et la Châtre, dans ses *Mémoires* (t. LI, p. 199 de la collection de Petitot), confirment ceci, et le nomment aussi de Niel.

³ La Fontaine fait ici allusion à l'opéra italien intitulé *Orfeo e Euridice*, qui fut représenté en 1647. Le passage suivant des *Mémoires de Monglat* est propre à éclaircir ce vers et les deux suivants : « En 1647, la prospérité des affaires de France causa une grande joie; et, pour cette raison, tout l'hiver se passa en réjouissances. Comme celui qui gouvernait était Italien, tout le monde se conformait tellement à son humeur, que depuis les plus petits jusqu'aux plus grands on n'avait que des plaisirs italiens. On fit venir de Rome une signora Léonora pour chanter devant la reine, et un signor Torelli pour faire des machines avec des changements de théâtre en perspective. On manda des comédiens qui représentèrent en musique la pièce d'*Orphée*, dont les machines coûtèrent plus de 400,000 livres. Cette comédie dura plus de six heures, et était fort belle à voir pour une fois, tant les changements de décorations étaient surprenants; mais la grande longueur en-

Les passages d'Atto² et de Léonora³,
Et ce déchainement qu'on a pour l'opéra ?

Des machines d'abord le surprenant spectacle
Éblouit le bourgeois, et fit crier miracle;
Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus ;
Il aimait mieux le Cid, Horace, Héraclius.
Aussi de ces objets l'âme n'est point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets.
Souvent au plus beau char le contre-poids résiste ;
Un dieu pend à la corde, et crie au machiniste ;
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer⁴.

Quand le théâtre seul ne réussirait guère,
La comédie, au moins, me diras-tu, doit plaire.
Les ballets, les concerts, se peut-il rien de mieux
Pour contenter l'esprit et réveiller les yeux ?
Ces beautés, néanmoins, toutes trois séparées,

¹ nuyait sans qu'on l'osât témoigner, et tel n'entendait pas l'italien qui n'en bougeait et l'admirait par complaisance : la reine même ne perdait pas une fois sa représentation, laquelle se fit trois fois la semaine deux mois durant, tant elle prenait soin de plaire au cardinal, et par la crainte qu'elle avait de le fâcher. » (*Monglat, Mémoires*, t. L, p. 59 de la collection de Petitot et Monmerqué.)

² V. B. Dans le recueil de 1715 et dans Sablier, on lit :

Les longs passages d'Atto et de Léonora.

Mais alors le vers a treize syllabes. La leçon du texte est celle de l'édition des *Œuvres diverses* de 1758. Si c'est une correction de l'éditeur, elle est insuffisante, puisqu'elle laisse subsister un hiatus.

³ Atto était un célèbre castrat italien de la musique du roi, que Mazarin avait attiré en France, qu'il logeait dans son palais, et dont il se servit utilement pendant la négociation de Francfort. Il l'envoya deux fois à Munich auprès de l'électrice de Bavière, dont Atto était connu, pour amener l'électeur de Bavière à se mettre sur les rangs pour l'empire. Après la mort du cardinal, le duc de Mazarin, soupçonnant Atto d'intrigue avec sa femme, l'expulsa de son palais, et obtint un ordre du roi pour l'obliger à sortir de France. Fouquet dit à Pellisson de recueillir secrètement chez lui ce musicien, afin qu'il pût, avant de partir pour l'Italie, mettre ordre à ses affaires. Atto partit, et devint ensuite le correspondant ou l'agent confidentiel de Fouquet à Rome. Voyez Fouquet, *Defenses*, in-18, t. VIII, ou t. III de la *Continuation*, p. 467; et le maréchal de Grammont, *Mémoires*, t. LVI, p. 464 de la collection.

⁴ Sur cette célèbre chanteuse italienne, voyez la note ci-dessus, p. 542. Si, comme le dit Monglat (en 1647), Mazarin avait fait venir exprès de Rome signora Léonora pour y chanter l'opéra d'*Orphée*, elle était retournée dans son pays; car avant elle était venue en France, et il est certain qu'en 1644 elle fit les délices d'Anne d'Autriche pendant son séjour à Ruel. Voyez les *Mémoires* de Motteville, édition de 1824, in-8°, t. II, p. 81, et t. XXXVII de la seconde collection de Petitot; et Monglat, *Mémoires*, t. II, p. 59, ou t. L de la même collection.

⁵ C'était alors un Italien nommé Vigarani qui était décorateur de l'opéra. Lulli se l'était associé pour dix ans, et lui donnait une part dans les bénéfices.

Si tu veux l'avouer, seraient mieux savourées.
De genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut point, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse;
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster¹.
Le bon comédien ne doit jamais chanter.
Le ballet fut toujours une action muette.
La voix veut le téorbe², et non pas la trompette;
Et la viole, propre aux plus tendres amours³,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.

Mais en cas de vertus, Louis, qui, par pratique,
Sait que, pour en avoir une seule héroïque.
Il faut en avoir mille, et toutes à la fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même.
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa cour,
Il veut, sur le théâtre ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne :
Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur ;
La guerre fait sa joie et sa plus forte ardeur ;
Ses divertissements ressentent tous la guerre :
Ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.
Les danseurs, par leur nombre, éblouissent la vue,
Et le ballet paraît exercice, revue,
Jeu de gladiateurs, et tel qu'un champ de Mars
En leurs jours de triomphe donnaient les Césars⁴.
Glorieux, tous les ans, de nouvelles conquêtes,

Nec deus Interit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit; nec quarta loqui persona laboret.

HORAT., de Arte poet., v. 491.

¹ Instrument fait en forme de luth, mais à deux manches.

² Les anciennes violes, qui étaient à six cordes d'acier ou de laiton, comme celles des clavecins, se nommaient violes d'amour.

³ Dans un petit ouvrage publié sous le voile de l'anonyme, qui est de l'abbé Ragueneau, intitulé *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la musique et les opéras*, 1702, in-12, je trouve, p. 20 et 22, le passage suivant, propre à servir d'éclaircissement à ces vers de notre poète : « Il n'y a point en Europe de danseurs qui approchent des danseurs français, de l'aveu même des Italiens. Les combattants et les cyclopes de Persée, les trembleurs et les forges d'Isis, les songes funestes d'Atys, et leurs autres entrées de ballets, sont des pièces originales, soit pour les airs composés par Lulli, soit pour les pas que Beauchamp a faits pour ces airs. On n'avait rien vu de semblable sur le théâtre avant ces deux grands hommes; ils en sont les inventeurs, et ils ont porté tout d'un coup ces pièces à un si haut degré de perfection, que personne, ni en Italie ni en aucun autre endroit, n'y atteindra peut-être jamais. Nul combat de théâtre ne présente une image si naturelle de la guerre que ceux que les Français font quelquefois paraître sur la scène. »

A son peuple il fait part de ses nouvelles fêtes ;
Et son peuple, qui l'aime et suit tous ses desirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.

Ce n'est plus la saison de Raymon¹ ni d'Hilaire² ;
Il faut vingt clavecins, cent violons, pour plaire.
On ne va plus chercher au fond de quelques bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois.
Le téorbe charmant, qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruelle avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchants
De quelques airs choisis les mélodieux chants,
Boësset³, Gaultier⁴, Hémon⁵, Chambonnière⁶, la Barre⁷,
Tout cela seul déplaît, et n'a plus rien de rare.
On laisse là du But⁸, et Lambert⁹, et Camus¹⁰ ;
On ne veut plus qu'Alceste¹¹, ou Thésée¹², ou Cadmus¹³.
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles ;

¹ Mademoiselle Raymon était souvent réunie avec mademoiselle Hilaire dans les concerts. La révolution musicale qui avait mis hors de saison, comme dit la Fontaine, ces deux célèbres cantatrices, avait été prompte et était récente, puisque nous lisons dans les Mémoires de Gourville qu'en 1668 le fils du grand Condé, M. le Duc, voulant donner à souper au comte de Saint-Paul dans sa petite maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, « il y fit trouver, dit-il, une musique admirable, entre autres mademoiselle Hilaire et mademoiselle Raymon. » (Gourville, *Mémoires*, t. LII, p. 599 de la collection de Petitot et Monmerqué.)

² Mademoiselle Hilaire, qui chantait les premiers rôles dans les ballets du roi, était la belle-sœur de Lambert. Elle eut d'abord pour maître M. de Nyert, et ensuite son beau-frère. Voyez des détails qui la concernent, t. VI, p. 446 et 447 de notre précédente édition, 1825, in-8°.

³ Boësset était alors, avec Lulli et Lambert, un des surintendants de la musique du roi. Voyez *l'État de la France* pour 1678, t. I, pag. 428; et du Tillet, *Parnasse françois*, pag. 392, in-folio.

⁴ Les deux Gaultier étaient deux cousins, tous deux excellents joueurs de luth, tous deux nés à Marseille. La plus grande partie de leurs œuvres a été donnée en un volume, ayant pour titre : *Livre de tablature des pièces de luth de M. Gaultier, sieur de Neüe, et de M. Gaultier, son cousin, gravé par Heiner*. Voyez du Tillet, *Parnasse françois*, in-folio, p. 405.

⁵ Hémon était un excellent joueur de clavecin.

⁶ Chambonnière était un excellent claveciniste; mais il composa aussi des airs : il eut la charge de claveciniste de la chambre du roi, et mourut en 1670.

⁷ Dans le *Recueil des plus beaux airs qui ont été mis en chant*, 1664, t. I, p. 46 et 29, on trouve deux airs qui ont été composés par de la Barre.

⁸ Du But fut un des meilleurs élèves de Gaultier. Voyez Tilton du Tillet, *Parnasse françois*, p. 403, in-folio.

⁹ Michel Lambert fut un des premiers chanteurs et le plus célèbre professeur de son temps. On peut lire dans notre précédente édition, t. VI, p. 418, une anecdote curieuse qui le concerne, tirée des Mémoires de Tallemant des Réaux.

¹⁰ Le Camus était maître et compositeur de la chambre du roi.

¹¹ Opéra de Quinault, représenté en avril 1674.

¹² Opéra de Quinault, joué à Saint-Germain en 1673.

¹³ Opéra de Quinault, joué en avril 1675.

De Baptiste¹ épuisé les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions ;
Le Français, pour lui seul contraignant sa nature,
N'a que pour l'opéra de passion qui dure.
Les jours de l'opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré², rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis ;
La coquette s'y fait mener par ses amis ;
L'officier, le marchand, tout son rôti retranche,
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche ;
On ne va plus au bal, on ne va plus au Cours³ ;
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours ;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Mais que l'heureux Lulli ne s'imagine pas
Que son mérite seul fasse tout ce fracas ;
Si Louis l'abandonne à ce rare mérite,
Il verra si la ville, et la cour, ne le quitte⁴.
Ce grand prince a voulu tout écouter, tout voir ;
Mais il sait de nos sens jusqu'où va le pouvoir,
Et que, si notre esprit a trop peu de portée,
Leur puissance est encor beaucoup plus limitée ;
Que lorsqu'à quelque objet l'un d'eux est attaché,
Aucun autre de rien ne peut être touché.
Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guères ;
Et tel, quoiqu'en effet il ouvre les paupières,
Suit attentivement un discours sérieux,
Qui ne discerne pas ce qui frappe ses yeux⁵.

¹ Jean-Baptiste Lulli. Il était de bon ton à la cour de ne désigner ce musicien que par le nom de Baptiste. Dans la scène v des *Fâcheux*, Lisandre dit :

Baptiste, le très-cher,

N'a point vu ma courante, et je le vais chercher.

² La rue Saint-Honoré.

³ Le Cours-la-Reine, où sont actuellement les champs Élysées. C'était une promenade qui n'avait que quatre rangées d'arbres, le long des bords de la Seine.

⁴ Il paraît que c'était surtout le goût particulier de Louis XIV qui soutenait l'opéra.

⁵ Il nous semble que notre poète explique ici très-bien et très-philosophiquement les causes de cette fatigue et de cet ennui que fait éprouver notre grand opéra, malgré toute sa pompe et les merveilles qu'il nous présente. Cet effet n'est pas nouveau; et l'abbé Ragueneau, dans l'ouvrage que nous avons cité, publié il y a cent vingt ans, après avoir dit : « Il n'y a point de per-

sonne intelligente et équitable qui ne demeure d'accord que

« les opéras des Français ont la forme d'un spectacle bien plus

« parfait que ceux des Italiens, » termine son parallèle en ces

termes : « Quoique dans les opéras d'Italie il n'y ait ni chœurs ni

« divertissements, et qu'ils durent des cinq ou six heures, on

« ne s'y ennuit cependant jamais; au lieu qu'après quelques re-

« présentations des nôtres, qui durent la moitié moins, il y a

« très-peu de personnes qui n'en soient rassasiées, et qui ne s'y

« ennuit. » (*Parallèle des Italiens et des Français en ce qui*

regarde la musique et les opéras, 1702, in-42, p. 20 et p. 121.)

Car ne vaut-il pas mieux (dis-moi ce qu'il t'en semble)
Qu'on ne puisse saisir tous les plaisirs ensemble,
Et que, pour en goûter les douceurs purement,
Il faille les avoir chacun séparément ?
La musique en sera d'autant mieux concertée ;
La grave tragédie, à son point remontée,
Aura les beaux sujets, les nobles sentiments,
Les vers majestueux, les heureux dénouements,
Les ballets reprendront leurs pas, et leurs machines ;
Et le bal éclatant de cent nymphes divines,
Qui de tout temps des cours a fait la majesté,
Reprendra de nos jours sa première beauté.

Ne crois donc pas que j'aie une douleur extrême
De ne pas voir Isis¹ pendant tout ce carême.
Si nous ne pouvons pas de l'auguste Louis
Savoir encor sitôt les projets inouis,
Le jour de son départ, sa marche, et quelles places
Foudroyent ses canons, embrasent ses carcasses²,
Avec mille autres biens, le jubilé³ fera
Que nous serons un temps sans parler d'opéra.
Mais aussi, de retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain⁴ faire une station⁵ :
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux arts également savante,
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains⁶.

¹ Isis, opéra de Quinault, représenté devant le roi le 5 janvier 1677, qui servit de divertissement pendant une partie du carnaval, et qui reparut ensuite au mois d'août.

² Carcasses, espèces de bombes.

³ J'ai déterminé avec soin, dans mon *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, p. 234, et dans ma précédente édition de 1825, t. VI, p. 424, l'époque de ce jubilé, qui commença le 20 février et se termina le 20 avril. L'opéra d'Isis avait été joué le 5 janvier 1677; et c'est par conséquent entre le 5 janvier et le 20 février qu'a dû être écrite cette épître de la Fontaine, mais très-probablement au commencement de février.

⁴ Amie particulière de M. de Nyert, premier valet de chambre du roi, âgée alors de quinze ans, et très-habile claveciniste. Elle mourut de la petite vérole en 1711. Cette note se trouve dans notre copie manuscrite de cette épître, et dans le recueil de 1715; mais Tilton du Tillet, *Parnasse françois*, in-folio, p. 637, dit que mademoiselle Certain mourut à Paris, rue Ville-dot, vers l'année 1703. Elle était l'amie de Lulli, et donnait chez elle de très-beaux concerts.

⁵ Mot technique ici, et par allusion aux stations du jubilé.

⁶ Les plus habiles maîtres de clavecin et d'orgue de ce temps. Les Couperains ou les Couperins étaient trois frères, tous trois de Chaume, petite ville voisine de la terre de Chambonnière; c'est celui-ci qui fit leur fortune, et les produisit à Paris. Louis Couperain, l'aîné, fut fait organiste de Saint-Gervais et de la chapelle du roi. Il mourut à trente-cinq ans, en l'année 1665. Charles, le troisième de ses frères, le remplaça à Saint-Gervais, et termina ses jours en 1669. François, le second des trois frères, fut celui qui eut le moins de talent. Voyez Tilton du Tillet, *Parnasse françois*, p. 402.

De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique :
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille, et les yeux ;
Et si je puis la voir une fois la semaine,
A voir jamais Isis je renonce sans peine.

XIII. — A MADAME DE FONTANGES.

1680.

Charmant objet¹, digne présent des cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,
Votre beauté vient de la main des dieux :
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grâce
Que d'être offerts au dompteur des humains²,
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche !

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour :
Par quel moyen ? J'en perdis la mémoire.
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint ; et m'ayant abordé :
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grâce singulière,
L'Olympe entier et tout le firmament.
Ce dieu c'était Mercure, assurément :
Il en avait tout l'air et la manière.

Après l'abord, il me montra du doigt
Force clartés qui partaient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumière ?
C'est le palais du monarque des dieux.
Et moi d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis était d'une matière
Qui ne saurait dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble ;
Astres brillants et soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

¹ Marie-Angélique de Scoraille de Roussille, duchesse de Fontanges, à laquelle cette épître est adressée, naquit en 1661. Elle devint la maîtresse de Louis XIV en 1679, et mourut des suites de couches, le 28 juin 1681, à Port-Royal. Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, 5^e édition, p. 508 à 511.

² Louis XIV.